

Michelle Labbé

Revigorer

C'était un temps très loin d'ici.

Les pharmacies, les hôpitaux éventrés par les bombes, l'épidémie glissait son venin de salamandre. Les mères n'avaient pour époux que leurs lits, se talant la tête contre les murs.

Les loups avaient abandonné la lande mais les vents froids hantaient les haies, secouaient les mâts des canots à l'agonie, couchés comme chiens crevés sur la vase, vase minée.

C'est alors qu'on fréquenta les fossés, les marais, les puits, les talus, interpellant même les décombres où quelque plante obstinément se glissait dans les fissures des pavés.

Nous ne lisions couramment que les anfractuosités, fréquentions l'école par inadvertance, oubliant au fur et à mesure ce que les maîtres nous enseignaient, défaits par la pénurie de sens.

Le monde s'était effaré mais les vieilles, noires, debout, se battaient contre la translucidité des peaux, les cernes violines, la déroute des souffles, les pus, les entérites, ayant renoué avec les plantes.

De ses immenses feuilles céladon, l'une s'agrippait à la pente des fossés, blanche et velue à l'envers, destinée ensemble à être emplâtre et boisson.

Bouillie longuement dans les marmites du quotidien, elle soignait les anthrax, les abcès dentaires, les vieilles blessures par balles, suppurant, les pieds qui s'étaient écorchés trop longtemps.

D'autres poussaient à l'intérieur des puits, petites, rondes, lisses, vert vif, soignaient les furoncles qui comme des astres à l'envers de ciels pervertis, étoilaient trop souvent les chairs.

Les enfants aidaient à la cueillette, se complaisant à quelques acrobaties, accrochés à la voix péremptoire des grands-mères, ramenant, solidaires et ravis, leurs brassées.

La troisième se pavanait au creux des murs écroulés, avait des feuilles – licites – en dentelle, offrait son énergie aux affamés, aux insomniaques, adoucissait les menstrues, les mélancolies.

On cuisait, buvait, appliquait, fumait même. Le temps était au désarroi mais la trame de la terre nous était complice, consentant à finir en soupe, en cataplasme, en tabac.

Autant que je m'en souviens, personne n'eut l'audace de mourir, qui fut soigné par elles. On s'éveillait guéri quelques sommeils plus tard.



Je me rappelle ces trois seulement. Ne me demandez pas leur nom. Les vieux tabliers noirs nous les désignaient dans une langue que je ne sais plus parler¹.

Dans la débâcle, heureuse notre alliance avec la terre ! Pour nous, les mâts se seraient ramifiés. Plantés, les crayons auraient fleuri. Même le ciel, même le ciel ! éventuel ! nous aurait souri et des anges inventés se seraient laissé – légèrement – plumer.



Depuis que l'air n'est plus si sombre, les hôpitaux s'étant relevés, les pharmacies s'étant multipliées et leurs croix vertes à l'envi s'amusant à éblouir par saccades, nous n'avons plus commerce avec les plantes.

Nous en achetons parfois pour boucher l'interstice entre les meubles, frayer avec l'ordre des jardins. Nous plaçons leurs pots au soleil ou à l'ombre. Nous obéissons consciencieusement au fleuriste, arrosant comme il dit.

Elles fanent, fanent, fanent. Les boutons de rose se figent, le mimosa se rétracte. Le jaune verdit, le pourpre, l'incarnat brunissent au bord des pétales, exhalant leur odeur de pourriture, éparpillant leurs feuilles comme de sombres confettis.

Il faut se faire une raison, les sauvages seules nous sont bienveillantes. Les précieuses, les ornementales, ne s'incorporant plus, nous gâchent la vie. Nous voilà bannis d'Éden, nous et la Terre, et de l'union charnelle de nos solitudes et de nos mystères.

Libérez les plantes des pots d'appartement ! (déambulant de République à Bastille)



Que veulent-elles, sinon revigorer ?

Je ne vous proposerai ni la primordiale de Goethe, ni le peyotl d'Artaud chez les Tarahumaras, ni l'ibadou qu'on mastique avec Cendrars le long des bras supérieurs du fleuve Amazone et qui transporte en un clin d'œil d'où qu'on soit où qu'on veuille.

Non ! entre pavane et pas de charge, pour vous guérir ou dispenser des tout récents nash, cyberaddiction et autre désespérance, je vous emmènerai, si vous voulez, aspirer

le sucre de la base blanche des fleurs de trèfle – à trois ou quatre feuilles. Ça, je sais.

Nous marcherons les bois, nous marcherons les prés, nous marcherons notre tête, notre cœur et nos pieds, interrogeant l’Absence, à tout hasard.

¹ Nota bene : Les plantes ici évoquées ont été retrouvées récemment (la « primordiale », le peyotl et l’ibadou exceptés), avant les derniers travaux, dans le jardin médicinal de l’hôpital Cochin, adossées à l’un des vieux murs du cloître de Port-Royal. Ayant négligé de le noter, j’ai oublié leur nom latin.

Michelle Labbé est née en 1939, près de Lorient. Thèse sur J.M.G. Le Clézio à la fin d’une carrière d’enseignante de Lettres. Articles sur la littérature dans des revues françaises et étrangères. Une dizaine de romans et recueils de nouvelles, dont récemment *Le Bateau sous le figuier*, (L’Harmattan, 2006), *Sam* (L’Harmattan, 2015). À paraître : *Le Brise-Lame* (L’Harmattan).